



DELSUC Georges
23 ans

Soldat au 9° RI
MPLF Le 22 juillet 1917
au Bois d'Ailly - Meuse

Cité à l'ordre de la Division
« Soldat courageux, belle attitude au cours des opérations, à Moronvilliers, Tué à son poste de combat »



Médaille Commémorative Française de la Grande Guerre

Médaille de la Victoire



Le soldat : Classé soutien de famille indispensable en 1914, Incorporé le 12 septembre 1914, Blessé le 29 juillet 1916, plaie à l'épaule gauche par éclat d'obus.

Tué à l'ennemi le 26 juillet 1917

Sa famille : Né à Luzech le 25 janvier 1894, fils de Jean Delsuc, dit Julien, cultivateur, et de Louise Anastasie Delpouget. Il avait les cheveux châtons, les yeux marron foncé, le visage ovale et mesurait 1m 62. Il était célibataire.

Le 22 juillet 1917 au Bois d'Ailly A 21h les minenwerfer allemands déclenchent brusquement un tir violent accompagné d'un tir de bombes à ailettes. L'artillerie de tranchée riposte immédiatement par une soixantaine de bombes. A 22h05, nouveau tir de minen, l'A.T. riposte par une cinquantaine de bombes. A trois reprises (9h, 10h, 20h) des avions ennemis survolent les lignes, pas d'avion français.

Vers 21h15, un groupe d'une dizaine d'Allemands essaye de sortir de ses tranchées. Il est arrêté par nos feux de mitrailleuses, de F.M. et de V.B.

DELSUC Georges
Soldat
Origine : ??
N° A-91051

9e R.I.,



Merci

MONUMENT DU BOIS D'AILLY
Monument du Mois - Octobre 2010
Monument du Bois d'Ailly

Situé devant un réseau de tranchées allemandes bétonnées, le monument se présente sous la forme d'un obélisque composé de trois parties. Le tronc principal porte au sommet une croix de Lorraine cernée d'une couronne de laurier et mentionne les unités qui ont combattu dans le secteur de Saint-Mihiel et des environs. En voici le relevé :

Face 1 :

8e corps : 10e, 13e, 27e, 29e, 56e, 85e, 95e, 134e, 210e, 227e régiments d'infanterie; brigade de Belfort, 171e, 172e régiments d'infanterie; 16e régiment de chasseurs à cheval; 1er, 37e, 48e régiment d'artillerie; 4e régiment de génie, compagnies 8/1, 8/2, 8/3, 8/4; section de projecteurs du 8e corps.

Face 2 :

16e corps : 2e régiment de génie; 100e régiment d'infanterie; 17e corps : 9e, 11e, 20e, 59e, 88e, 259e régiments d'infanterie; 18e, 23e régiments d'artillerie; 9e régiment de chasseurs à cheval; 18e corps : 33e, 53e régiment d'infanterie coloniale; 19e corps : 5e, 7e, 11e régiments de tirailleurs de marche; 20e corps : 39e, 228e régiments d'artillerie; 8e, 31e régiments de dragons; 30e corps : 167e régiment d'infanterie; 14e régiment de chasseurs à cheval.

Face 3 :

1er corps : 8e, 33e, 73e, 110e régiments d'infanterie; 27e régiment d'artillerie; 6e régiment de chasseurs à cheval; 2e corps : 120e, 212e, 216e régiments d'infanterie; 217e, 229e régiments

d'artillerie de campagne; 102e, 132e régiments d'artillerie lourde; 3e corps : 223e régiment d'infanterie; 4e corps : 115e, 117e, 232e, 317e régiments d'infanterie; 6e corps : 132e, 150e, 154e, 155e, 161e régiments d'infanterie; 40e régiment d'artillerie; 9e corps : 268e, 325e régiments d'infanterie; 10e corps : 79e régiment d'infanterie territoriale.

Face 4 :

11e corps : 52e régiment d'infanterie coloniale; 12e corps : 295e régiment d'infanterie; 21e régiment de chasseurs à cheval; 13e corps : 86e, 286e, 339e régiments d'infanterie; 16e, 236e régiments d'artillerie; 14e corps : 157e, 222e régiments d'infanterie; 5e, 6e, 36e régiments d'infanterie coloniale; 11e régiment de tirailleurs; 5e, 86e, 454e régiments d'artillerie lourde; 176e régiment d'artillerie de tranchée; 4e régiment de génie; 1er régiment de hussards.

Précisons que l'exactitude de cette liste gravée sur le monument est critiquée par les érudits qui suivent les itinéraires des unités combattantes.

La base intermédiaire de l'obélisque est formée par un entablement portant en médaillon une croix de guerre sculptée. En-dessous, la partie centrale porte cette dédicace : « A la gloire des vaillants soldats qui ont combattu au Bois d'Ailly, en forêt d'Apremont et aux environs de Saint-Mihiel, à la mémoire glorieuse de ceux qui y sont morts pour la Patrie ».

Le monument repose sur un socle large aux pieds sculptés avec la mention « 1914-1918 Bois d'Ailly ». Devant, une fosse commune de corps non identifiés indiquée par : « Ici reposent de nombreux soldats français inconnus morts pour la Patrie ».

Le monument a été érigé par souscription auprès des anciens combattants de toute la France et des habitants de Saint-Mihiel et des environs à l'initiative du Souvenir français de Saint-Mihiel en 1922-1923.

Les réalisateurs du monument sont L. Gallant sculpteur à Saint-Mihiel, Périn architecte, Barinet entrepreneur.

L'inauguration du monument et le contexte international

La cérémonie d'inauguration se déroule le 30 septembre 1923, présidée par Raymond Poincaré, alors président du Conseil, avec la bénédiction de Monseigneur Ginisty, évêque de Verdun et initiateur de l'œuvre de l'Ossuaire de Douaumont.

La présence du président du Conseil Poincaré en sa terre de Meuse est l'occasion pour lui de prononcer un discours de politique internationale aux résonances nationalistes. Son propos porte sur le non respect par l'Allemagne des clauses des réparations consécutives au traité de Versailles (1919). Le discours s'achève par ces mots : « Morts du Bois d'Ailly, la France n'a pas encore la victoire que lui ont garantie les traités, mais elle l'aura, nous l'avons juré et nous tiendrons notre serment ! ». Le 7 octobre, Raymond Poincaré, lors d'un autre discours à Pierrefitte-sur-Aire, reprend le même thème : « Nous sommes quelques-uns, en France, qui ne nous lairons et ne nous croiserons les bras que le jour où l'Allemagne aura effacé, dans dix de nos départements, les traces de son passage et de ses crimes ».

Rappelons que le peu d'empressement marqué par l'Allemagne à exécuter les clauses des réparations conduit la France à occuper plusieurs villes de la Ruhr dès 1921, à titre de gages. Les manquements allemands au paiement des réparations en nature se renouvelant en 1922-1923, les alliés décident sur l'initiative de Poincaré, et malgré l'opposition de l'Angleterre, de contrôler, sous protection militaire, les activités des mines et des industries de la Ruhr dès le début de 1923. En réponse, le gouvernement allemand soutient un mouvement de « résistance passive » et de grèves.

Source : Collection B.D.I.C 

Licence ouverte

Librairie Chapelot Paris

Chapitre I à VI

HISTORIQUE DU 9^e REGIMENT D'INFANTERIE

PREFACE

Je dédie ce livre à mon vaillant et glorieux régiment, à la mémoire des officiers, sous-officiers, caporaux et soldats qui ont vaillamment combattu dans ses rangs et sont tombés au Champ d'Honneur.

Et vous, mes chers compagnons d'armes, qui lirez les fastes magnifiques dont vous avez tissé la trame, élevez tout d'abord votre pensée, dans un pieux recueillement, vers ceux qui vous ont servi d'exemple : héros obscurs frappés à leur poste de veille dans la tranchée, guerriers altiers tombés dans l'ivresse du triomphe, alors qu'ils boutaient hors de France l'insolent adversaire.

J'ai eu le grand honneur de vous commander pendant la période la plus éclatante de votre histoire où, du 18 juillet au 26 octobre 1918, trois palmes et une étoile d'or venaient fleurer votre drapeau.

Elles consacrent votre haute vaillance dans la bataille de l'Ourcq où, bousculant l'ennemi, surpris de votre attaque soudaine, vous le rejetiez jusqu'à Armentières.

Elles sont un éclatant hommage à votre ferme résolution dans la bataille de l'Ailette où vous triomphiez d'obstacles formidables.

Elles glorifient par une récompense plus haute votre héroïque bravoure dans l'attaque de Moronvillers.

Elles sont le tribut de votre ténacité indomptable, puis de votre bouillante ardeur dans la bataille de l'Oise où tous chefs et soldats, ont rivalisé d'adresse et remporté les plus glorieux trophées.

Vous fûtes splendides dans l'enivrement de cette offensive finale : vous n'avez pas été moins beaux dans la lutte âpre et patiente de la guerre de tranchée : une étoile d'argent fut le témoignage de votre généreuse énergie et de votre puissance agissante.

Vous vous êtes montrés une troupe d'élite, redoutée de l'ennemi – un ordre allemand en fait foi –, irrésistible dans l'attaque, impavide dans la défense. Vous avez prouvé qu'avec du cœur et de la volonté, aucune mission n'était au-dessus de vous.

Soldats du 9^e, soyez fiers de vous ; vous avez écrit des pages éblouissantes et quand, dans le rayonnement de sa gloire, votre drapeau paraîtra devant vous, chargé de sa moisson de lauriers, qu'un même frémissement d'orgueil parcoure tous vos cœurs ; puis, pieusement, par la pensée, nous l'inclinerons devant ceux qui ont payé du sacrifice de leur vie le triomphe de notre belle France, le retour à la mère patrie de l'Alsace et de la Lorraine.

Lieutenant-colonel BECKER.

CHAPITRE Ier

Le 5 août 1914, le 9^e régiment d'infanterie quitte Agen, sous le commandement du colonel DUPORT ; il est composé en totalité d'éléments originaires des 12^e et 17^e régions : Limousins et Gascons, gars solides au cœur chaud, dans lequel sont gardées intactes les pures traditions de la vieille France.

L'enthousiasme est grand, les âmes vibrent à l'unisson. Une même pensée unit tous ces braves : il faut vaincre l'Allemagne ! Les wagons couverts de fleurs s'éloignent dans une ovation indescriptible : ils sont partis ...

Le 9 août, le régiment débarque à Valmy. Remplis d'espoir, les soldats du 9^e marchent à l'ennemi, traversant l'Aisne, puis la Meuse et, ayant franchi la frontière belge, arrivent à Bertrix. C'est le 22 août. Le 17^e corps qui fait partie de la IV^e armée (général de Langle de Carye) prend contact avec les Allemands, dans les bois au nord du village. L'adversaire, solidement retranché, nous est bien supérieur en nombre. La lutte est violente et meurtrière. Le colonel HUC tombe mortellement frappé. Nos régiments doivent battre en retraite.

Placé à l'arrière-garde, le 9^e régiment d'infanterie défend à Noyers (Ardennes) le passage de la Meuse. Du 27 août, au matin, jusqu'au 28 au soir, l'ennemi, tenu en échec, ne parvient pas à franchir la rivière. Dans cette lutte interrompue sur l'ordre du commandement français, nos soldats se croient victorieux. Ils éprouvent une douloureuse surprise, quand ils reçoivent l'ordre d'évacuer leurs positions et, la rage au cœur, nos braves reprennent la marche en retraite.

Placé à l'arrière-garde, le 9^e régiment d'infanterie défend à Noyers (Ardennes) le passage de la Meuse. Du 27 août, au matin, jusqu'au 28 au soir, l'ennemi, tenu en échec, ne parvient pas à franchir la rivière. Dans cette lutte interrompue sur l'ordre du commandement français, nos soldats se croient victorieux. Ils éprouvent une douloureuse surprise, quand ils reçoivent l'ordre d'évacuer leurs positions et, la rage au cœur, nos braves reprennent la marche en retraite.

Malgré la pression continue d'un adversaire enorgueilli par ses succès, malgré l'insuffisance des ravitaillements en vivres, malgré les fatigues sans nombre, ils reculent sans rien abandonner aux mains de l'ennemi et atteignent en bon ordre les lignes de l'Aisne et de la Marne, après avoir livré combat à Engeaucourt, Haraucourt, Rilly-aux-Oies, etc... C'est au cours de la retraite que sont tués les vaillants chefs des 1^{er} et 2^e bataillons : les commandants MIRC et GAUNET. A la date du 1^{er} septembre, le 9^e R.I. est à Sainte-Marie-à-Py, où le général Guillaumat prend le commandement de la 33^e D.I. Le 2 septembre, tous les régiments du corps d'armée passent en réserve ; le 5 septembre, ils atteignent St-Ouen et ses environs ; la retraite est enfin terminée.

L'ordre du jour du général Joffre est communiqué le 6 septembre à la troupe. Vibrant du désir de vaincre, le 9^e prend position à la lisière sud-est du camp de Maily. Du 7 au 11 septembre, il lutte avec acharnement sur le front Meix-Thiercelin-Arzillières, ferme de la Sertine, Monthorlors. Du 11 au 13, il poursuit les Allemands en déroute par la Chaussée, Moivre, Croupeville, jusqu'à Wargemoulin ; mais il se heurte alors aux fortes organisations du système défensif ennemi.

Vaincu au sud de la Marne, l'envahisseur ne veut pas évacuer le territoire français : il arrête sa retraite sur une ligne préparée à l'avance et fait front au 17^e C.A. dans la région au nord u camp de Châlons.

Démunies de l'artillerie lourde indispensable à l'attaque de ces positions fortifiées, nos troupes, éprouvées d'ailleurs par les récents combats, ne peuvent pas enlever de haute lutte ce formidable obstacle et s'accrochent au terrain.

CHAPITRE II

LES HURLUS (Septembre 1914 – Avril 1915)

Après ces luttes épuisantes, le 9^e avait été relevé et envoyé au repos, lorsque, le 26 septembre, l'ennemi prononce une violente attaque brusquée et enfonce nos lignes. Mais le 9^e est là ; le commandement sait qu'il peut compter sur lui : il le lance dans la mêlée et, le jour même, le village des Hurlus est repris par le capitaine FERRAND ; l'ennemi est rejeté et fixé à plus d'un kilomètre au nord du village. Ces gains chèrement acquis, il s'agit de les garder ; pliant leur fougue légendaire aux exigences d'un labeur obsédant, patient, raisonné, nos Gascons remplissent si bien leur tâche que le régiment est cité à l'ordre de la Division par le général Guillaumat, « pour le zèle et l'énergie soutenue dont il a fait preuve dans l'organisation de la défense de son secteur ».

L'âpre guerre de tranchée bat son plein, quand, le 20 décembre, le commandement déclenche en Champagne une offensive de percée qui durera jusqu'au début de mars 1915. Notre corps d'armée, commandé par le général J. B. DUMAS, est engagé dans cette offensive, qu'il poursuivra jusqu'au bout, malgré de lourdes pertes.

Le 20 décembre, le 9^e enlève d'assaut les Tranchées Brunnes, ouvrages réputés inexpugnables et qui avaient résisté jusque là à tous les assauts. Pour conserver la précieuse conquête, les vaillants du 9^e repoussent plusieurs contre-attaques particulièrement violentes et le 30 décembre, élargissent encore leurs gains en effectuant un nouveau bond en avant. Au cours de cette action, le lieutenant-colonel DIZOT, qui commande le régiment, est blessé et évacué. Il est remplacé par le lieutenant-colonel de La GUIGNERAYE.

Le 17 février, le régiment livre un nouvel assaut. Il a comme objectif les bois et les crêtes au nord des Hurlus. Le combat est rude et acharné : le chef de bataillon LANNEPOUQUET est tué, mais toutes les positions assignées sont brillamment conquises. Après un court repos, le régiment est de nouveau jeté dans la bataille le 5 mars entre le bois Carré et le bois Quatre.

L'offensive de Champagne est achevée. Si elle n'a pas abouti à la percée, elle a donné du moins d'appréciables gains de terrain et d'importantes prises.

CHAPITRE III

L'ARTOIS (Mai 1915 – Février 1916)

Fortement éprouvé par ces luttes ininterrompues, mais gardant sa belle ardeur offensive, le régiment est amené par voie de terre derrière le front des Eparges, en vue d'une poursuite. Il

n'a pas à intervenir et est embarqué pour la région de Montdidier, qu'il quitte pour gagner l'Artois, où il mènera, du mois de mai 1915 au mois de février 1916, l'existence désormais légendaire des unités de choc pendant cette phase épique de la grande guerre : attaques de Roclincourt, Thélus, Achicourt, Ronville, Beaurains, noms inscrits en lettres de sang aux communiqués officiels de l'époque.

Le 9 mai, il attaque la butte de Thélus. L'ennemi, dans cette région, qui est pour lui d'importance vitale, a accumulé les moyens de défense. Nos soldats, accablés sous des feux intenses d'artillerie lourde, d'artillerie de campagne, d'artillerie de tranchée et de mitrailleuses, tentent des efforts prodigieux pour émietter la solide organisation adverse. Au cours de ce combat acharné, le régiment subit de lourdes pertes. Les lieutenants FRANCOIS, d'AUBIGNY, de COURLON, s'y couvrent de gloire et se font tuer à la tête de leur unité.

Ces tentatives sont renouvelées en juin, devant Bailleul, et le 9^e prend ensuite un repos relatif dans le secteur d'Achicourt et de Ronville.

Le 25 septembre, après avoir organisé offensivement les secteurs artésiens au sud de la Scarpe, le régiment attaque le village de Beaurain ; mais le corps de droite ayant été arrêté par des tirs meurtriers de mitrailleuses, le régiment n'a pas à exécuter le plan d'exploitation qui lui avait été assigné.

Relevé en février 1916 par des unités britanniques, le 9^e est transporté en Lorraine où il travaille pendant deux mois à l'organisation des secteurs d'Arracourt, Bathélémont, forêt de Paroy.

En mai et juin, il assure la garde de la butte du Mesnil, objet de la convoitise d'un ennemi renouvelant sans cesse ses efforts.

L'Allemand, qui a déclenché sa grande offensive sur Verdun veut nous empêcher de dégarnir de troupes les secteurs de Champagne et y entretient, à cet effet, une agitation soutenue. A la butte du Mesnil, en particulier, il redouble d'efforts. Appuyées par de violents tirs de concentrations, ses troupes de choc, munies d'appareils lance-flammes, multiplient les coups de main. Tous restent infructueux ; mais de lourdes pertes marquent notre passage dans ce lieu historique.

CHAPITRE IV

VERDUN (juillet 1916 – Novembre 1916).

Fin juin, la gigantesque bataille pour Verdun atteint le maximum de sa violence. L'heure de participer à cette lutte de géants est venue pour le 9^e. Quand il arrive à Verdun, le Boche vient de prononcer (11 juillet) une forte attaque qui l'a conduit au fort de Souville, à la poudrière de Fleury, à la côte de Froideterre (3 kilom. 500 du Faubourg Pavé). Il s'agit de tenir sur place, puis de réduire cette poche angoissante. C'est ce plan que le 9^e réussit à exécuter : impassible sous les barrages de 210, de toxiques, il progresse à pied et aménage la parallèle de départ pour l'attaque du 3 août. Cet assaut, donné par les unités du 8^e corps avec l'aide du 9^e et des autres régiments de la Division, conduit nos valeureuses troupes, entraînées par des officiers d'élite tels que les lieutenants de BATAILLE, VILOTT, BROQUIERE, LABRO, jusque sur les glacis au sud du fort de Douaumont. Le sergent MATHIEU capture à lui seul 40 ennemis et, mortellement frappé par un officier allemand, réussit dans un suprême effort à terrasser son

ennemi. Un chef de bataille du régiment d droite, écrit alors au colonel de la GUIGNERAYE pour lui exprimer l'admiration qu'il éprouve devant les exploits des « grenadiers du 9^e ». Mais placés en flèche et violemment contre-attaqués, nous devons rétrograder jusqu'au village de Fleury, où nous nous maintenons solidement.

Relevé le 7 août, le régiment prend un repos d'une semaine, puis revient à Verdun où, pendant trois mois, il tient l'ennemi en échec sur la côte du Poivre.

La défense de ce secteur est pénible. Les pertes y sont sérieuses, les ravitaillements précaires ; mais les gars du 9^e conservent leur entrain et quand ils quittent Verdun, que la IIe armée vient de dégager par la prise du fort de Douaumont, ils s'en vont au repos dans le Barrois avec la joie d'avoir vaincu : le Boche a reculé. La consigne du général Pétain a été noblement exécutée : il ne passera plus !...

Un séjour au bois d'Ailly, pendant lequel le 9^e se signale par d'heureux coups de main, lui permet de se reformer. Hélas, cette page de son histoire reste pour toujours attristée par une ombre de deuil : son chef, le colonel ROTHE, modèle de conscience et d'abnégation, est tué le 3 décembre 1916 en 1^{re} ligne, dans la tranchée des Maréchaux, avec le capitaine AUVINET.

CHAPITRE V

MORONVILLIERS (Mars-Mai 1917)

Le lieutenant-colonel CASTELLA prend alors le commandement du 9^e, qui, transporté en Champagne, s'établit en mars 1917 dans le secteur d'Auberive et s'y met aussitôt au travail. Il lui faut, sous le feu incessant de l'ennemi, préparer le terrain en vue d'une attaque projetée sur les Monts. Il a pour mission de s'emparer des positions au sud des Monts sans Nom et du Téton, puis de conquérir les bois parallèles de Moronvilliers, qui prolongent vers l'est le Casque et le Téton.

Après huit jours de préparation d'artillerie, l'assaut est donné le 17 avril à 4 heures 45. Les premières lignes ennemies essaient vainement de s'opposer à notre avance. Leur résistance est rapidement brisée par nos groupes de grenadiers d'élite. Un moment arrêtées dans la ravin Hexen-Kessel, les vagues du 9^e reprennent leur marche en avant et le 17 au soir elles ont atteint les bois 300 et 302 à 1500 mètres au-delà des premières lignes allemandes, rompues au point du jour.

Le lendemain, la progression est reprise et une nouvelle avance de 1000 mètres réalisée. Une violente contre-attaque est arrêtée net, puis le régiment contribue à dégager le régiment de droite légèrement refoulé par l'ennemi.

Du 18 au 30 avril, tandis qu'il occupe le terrain conquis, le 9^e se distingue par une série de fructueux coups de main et d'infrangibles résistances aux tentatives d'un ennemi qui voudrait à tout prix reprendre les observatoires incomparables qu'il a perdus.

Le 30 avril, malgré son état de fatigue extrême, il attaque pour la troisième fois et réalise un gain de plus de 500 mètres.

Dans la nuit du 2 au 3 mai, il est relevé, après une occupation de trois semaines illustrée de trois brillants assauts au cours desquels il a perdu 7 officiers, dont le capitaine BONNET et le sous-lieutenant RICHARD, tués à la tête de leur unité, et 478 hommes. Ses exploits

magnifiques sont consacrés par une citation à l'ordre du corps d'armée dont voici le texte élogieux :

« Sous les ordres du lieutenant colonel Castella, brave et manœuvrier, à la bataille de Moronvilliers, les 17 et 18 avril 1917, a enlevé les crêtes tenues par l'ennemi, sur une profondeur de plus de 3 000 mètres, a fait 300 prisonniers, s'est emparé de 15 canons et a gardé les positions conquises, malgré toutes les attaques désespérées de l'adversaire. »

CHAPITRE VI

BOIS D'AILLY – VERDUN – LES EPARGES

(Juin 1917-Mai 1918).

Un mois plus tard, le 9^e réoccupe le bois d'Ailly ; puis, sous le commandement du lieutenant-colonel BRALLION, il organise magistralement la défense du bois d'Apremont et du sous-secteur des Etangs. Il s'y signale par d'audacieux coups de main qui mettent en vedette le lieutenant BERTHE.

Le soldat DELSUC Georges est "Mort pour la France" le 22 juillet 1917.

En décembre 1917, le régiment quitte ces régions pour le bois Le Chaume, le secteur le plus terrible du front français à cette époque. Là, malgré les rigueurs d'un hiver implacable, malgré tous les efforts de l'ennemi, il garde son ardeur et son entrain et, non content de repousser une forte contre-attaque allemande, il réussit de très brillants coups de main. Après un court repos, il revient, au mois de février, dans la région de Verdun (rive gauche) où il exécute de grands travaux d'organisation défensive, en même temps qu'il reforme, une fois encore, ses cadres et ses effectifs, sous les ordres du colonel LEROUX.

Au mois de mars, le 9^e occupe le secteur des Eparges (tranchée de Calonne). Il réussit plusieurs coups de main, tout en y menant une vie extrêmement pénible sous un bombardement incessant d'obus de tous calibres, et particulièrement d'obus toxiques.

Retiré du front très peu de jours, le régiment vient défendre, au mois de mai, le secteur agité des Caurières. Il y subit des assauts partiels mais incessants de l'ennemi exalté par ses succès du moment (offensive allemande sur Château-Thierry).

Le 28 mai, un coup de main de grande envergure, appuyé par tous les moyens en usage (puissante artillerie de tranchées, lance-flammes, obus toxiques), essaie en vain de lui arracher la position de la croupe des Rousses. L'Allemand ne parvient pas à conquérir un seul pouce de terrain pourtant si difficile à défendre. Le 3^e bataillon, sous les ordres du commandant DEMONT, est cité à l'ordre de la division

wikipedia 

9^E REGIMENT D'INFANTERIE

9^e régiment d'infanterie



Insigne régimentaire du 9^e Régiment d'Infanterie.

Luzech

Période	1616 – 1940
Pays	 France
Branche	armée de Terre
Type	régiment d'infanterie
Rôle	infanterie
Ancienne dénomination	Régiment de Normandie Régiment de Neustrie
Devise	<i>"Normandie en Avant !"</i>
Inscriptions sur l'emblème	Austerlitz 1805 Wagram 1809 La Moskowa 1812 Sébastopol 1855 Verdun 1916 Soissonais 1918 L'Ailette 1918 AFN 1952-1962
Anniversaire	Saint-Maurice
Guerres	Guerre de succession d'Autriche Guerre de Sept Ans Première Guerre mondiale Seconde Guerre mondiale
Fourragères	Aux couleurs du ruban de la croix de guerre 1914-1918

Les

Décorations	Croix de guerre 1914-1918 trois palmes une étoile de vermeil une étoile d'argent Médaille d'or de la Ville de Milan
-------------	--

Le **9^e régiment d'infanterie** ou **9^e RI** est un régiment de l'armée de terre française créé sous l'Ancien Régime.



Création et différentes dénominations

1616 : Création à partir des **bandes de Normandie** sous le nom de **régiment de Normandie** par le maréchal de France Concini, marquis d'Ancre et favori de la reine Marie de Médicis.

1776 : ses 1^{er} et 3^e bataillons forment le **régiment de Neustrie**.

1791 : renommé **9^e régiment d'infanterie de ligne**.

1794 : **9^e demi-brigade de bataille**, formée par :

1^{er} bataillon, 5^e régiment d'infanterie de ligne

3^e bataillon de volontaires du Nord.

2^e bataillon de volontaires du Finistère.

1796 : **9^e demi-brigade d'infanterie de ligne**, formée par :

2^e demi-brigade de bataille.

161^e demi-brigade de bataille.

1803 : renommé **9^e régiment d'infanterie de ligne**.

1814 : pendant la Première Restauration, il est renommé **9^e régiment d'infanterie de ligne-Bourbon**.

1815 : pendant les Cent Jours, il reprend son nom **9^e régiment d'infanterie de ligne**.

1815 : il est licencié lors de la Seconde Restauration.

1816 : création de la **9^e Légion-Aube-Infanterie de ligne**

1820 : renommée le **9^e régiment d'infanterie de ligne**.

Monarchie de Juillet devient le **9^e régiment d'infanterie**.

Deuxième République et Second Empire: redevient le **9^e régiment d'infanterie de ligne**.

À partir de la Troisième République il prend son nom définitif, **9^e régiment d'infanterie**.

1914 : à la mobilisation, il donne naissance au **209^e régiment d'infanterie**

1929 : dissolution

1940 : reconstitué le 1^{er} juin

1940 : dissolution le 31 juillet.

1956 : 1^{er} juin création du **9^e régiment de chasseurs parachutistes** à partir du 18^e régiment d'infanterie parachutiste de choc.

1999 : dissolution et intégration au **1^{er} régiment de chasseurs parachutistes**

Colonels / Chefs de brigade

Fils de Concini

1616 : Mestre de camp Honoré d'Albert

1699 : Armand Desbordes, noble, lieutenant, originaire de Colméry (Nièvre)

Comte d'Angennes (+1717)

15 novembre 1717 : Philippe Charles de La Fare (futur maréchal)

De juillet 1753 jusqu'en février 1762 : Louis Nicolas de Péruse, marquis d'Escars.

février 1762 : Louis de Chastenet, comte de Puységur

1792 : Colonel Jean-Francois-Louis Picault Desdorides
1794 : Chef de brigade Cardon
1796 : Chef de brigade Marpete
1796 : Chef de brigade (*) Simon Lefebvre
1799 : Chef de brigade (*) Joseph Pepin
1804 : Colonel (*) Joseph Pepin
1808 : Colonel Antoine Gallet
1809 : Colonel etre Gouy
1809 : Colonel Victor Vautre
1813 : Colonel Nicolas Broussier
23 mars 1914 - 6 novembre 1914 : Colonel **Duport**
décembre 1916 - mai 1917 : Commandant Castella (*)

Historique des garnisons, combats et batailles

Ancien Régime

1664 4 compagnies sont envoyées aux Antilles.

Régiment d'infanterie de Normandie

1740-1748 : Guerre de succession d'Autriche

1745 :

11 mai Bataille de Fontenoy

Siège de Tournai.

Guerre de Sept Ans

De 1749 à 1760 sert dans les places fortes des Flandres et de l'Artois

1760 campagne d'Allemagne avec l'armée du maréchal de Castrie.

16 octobre il participe avec le régiment d'Auvergne, à la victoire à Clostercamp contre les britanno-hanovriens qui permet de lever le siège de Wessel, mais son drapeau est enlevé par la cavalerie britannique.

En 1761, il fait partie du corps du comte de Stainville, qui forme l'arrière-garde et en décembre, il rentre pour servir de garnison sur les côtes normandes.

1778 : bataille d'Ouessant.

Révolution et Empire

En 1791, par dédoublement des cinq "vieux corps", Normandie devient le **9^e régiment d'infanterie** et est envoyé tout de suite en outre-mer, à Saint-Domingue. Pendant la campagne d'Égypte, il prend part à la bataille des Pyramides en 1798 avec Bonaparte et à Héliopolis en 1800 avec Kléber. Le 2 décembre 1805, il est à Austerlitz, le 6 juillet 1809 à Wagram et le 7 septembre 1812 avec Eugène de Beauharnais à la Moskova.

1791 : Révolution haïtienne Expédition de Saint-Domingue.

Troisième République

1871 : reformé à Limoges, il est requis pour la répression de la Commune de Paris. Il se mutine le 9 avril, en allant à la gare. Plusieurs officiers sont blessés dans l'échauffourée¹

1882 : Tunisie

1895 Madagascar.

PREMIERE GUERRE MONDIALE

1914

Casernement : Agen.

À la **33^e division d'infanterie** d'août 1914 à novembre 1918.

22 août : retraite de l'aile gauche: Forêt de Luchy, la Meuse.

5 au 12 septembre: bataille de la Marne

Bataille de Champagne :

20 décembre: les Hurlus

28 décembre: la Tranchée Blanche

1915

Bataille d'Artois : Vimy (septembre).

1916

Bataille de Verdun

1917

Marne : Moronvilliers, le Téton

Le 22 juillet, tombe au Bois d'Ailly, Georges DELSUC, du 9^e RI

1918

Seconde bataille de la Marne du 15 au 31 juillet.

Bataille de l'Ailette

Bataille de l'Oise : Origny-Sainte-Benoîte, Mont d'Origny

<http://chtimiste.com/regiments/ligne1-50.htm>

9^e REGIMENT D'INFANTERIE

En 1914; Casernement : Agen ; 65^e Brigade d'Infanterie 33^e Division d'Infanterie 17^e Corps d'Armée

Constitution en 1914 : 3 bataillons À la 33^e DI d'août 1914 à nov. 1918

5 citations : 3 à l'ordre de l'armée, 1 citation à l'ordre du corps d'armée, 1 à l'ordre de la division, fourragère verte ; voir les citations

1914

Ardennes : Forêt de Luchy (22août), La Meuse Bertrix Bataille de la Marne (5 au 13 sept.) : ferme de la Certine, Moivre

Offensive en Champagne : les Hurlus (20 décembre) Tranchée Blanches (28 déc.)

1915

Offensive d'Artois : Roclincourt (mai) Artois : Vimy, Thélus, Achicourt (sept)

1916

Lorraine (début 1916) Bataille de Verdun (juil.-nov.) : Souville, ravin de la Caillette, côte du Poivre

1917

Marne : Moronvilliers, le Téton, Mont Sans Nom (avril mai) Verdun (déc. à mars 18) : bois de Chaume

1918

Marne (15-31 juillet) : Nanteuil, Breny, Armentières sur Ourcq l'Ailette : Coucy Le Château, Barigny Bataille de l'Oise : (mars avril) : Pimprez Oise (août sept.) Varesne, Appilly, Sinceny, Servais St Quentin (oct.) : Selency, Morcourt, Bernoville

LE CHEMIN DES DAMES.....L'ARTOIS.....LA CHAMPAGNE

Les Offensives d'avril 1917

Telles que les a vécues Georges DELSUC avec le 9° RI

L'affaire du Chemin des Dames est dans toutes les mémoires. C'est sans doute le théâtre d'un des drames les plus effroyables de la Première Guerre mondiale.

Une offensive française, lancée le 16 avril 1917 sur l'Aisne, aboutit à la perte de plus de 100 000 hommes en quelques jours, et cela sans résultat notable, sinon un petit gain de terrain et l'usure de l'ennemi.

Héroïques, les unités engagées sur le champ de bataille, ainsi que sur les monts de Champagne tout proches, se rendirent compte qu'elles avaient été envoyées au casse-pipe et que la percée promise par le général Nivelle, successeur de Joffre à la tête des armées françaises, était irréalisable, en raison des défenses allemandes imprenables et de l'inaptitude des moyens techniques français.

Qui est responsable de ce carnage et de l'échec de cette offensive (qui ouvre les portes du Q G à Pétain) ?

Une commission d'enquête fut constituée par le gouvernement pour examiner le cas des quatre généraux limogés : Nivelle, Mangin, Micheler, Mazel. Mais les Poincaré, les Briand, qui avaient choisi Nivelle, les Ribot, les Painlevé qui l'avaient laissé faire n'étaient-ils pas aussi coupables ?

Prélude

Le Chemin des Dames est situé sur une lanière du plateau qui s'étire sur une vingtaine de kilomètres d'ouest en est. Elle constitue une barrière naturelle qui domine les vallées de l'Ailette au nord de l'Aisne au sud d'une centaine de mètres. Ses versants festonnés et abrupts sont percés par les vastes galeries des anciennes carrières de pierre.

Cette crête, façonnée par la nature et les hommes, a gardé les traces de l'Histoire, de Jules



César au Général de Gaulle, en passant par Jeanne d'Arc, les filles de Louis XV (les Dames du Chemin) et Napoléon. Mais ce sont surtout les terribles combats de la Guerre 1914-1918 qui sont associés au Chemin des Dames. Son site et ses carrières souterraines en font une véritable forteresse devenue un des lieux les plus sanglants de la Grande Guerre en particulier lors de l'offensive meurtrière du 16 avril 1917.



Jusqu'en 1917, le front est stable. Les unités allemandes transforment le Chemin des Dames en une véritable forteresse. C'est cette forteresse que les troupes françaises vont essayer de reprendre.

Pour tenter de percer le front, le général NIVELLE, commandant en chef des armées françaises du nord et du nord-est, lance une grande offensive le 16 avril 1917 sur l'ensemble du Chemin des Dames. Malgré une préparation d'artillerie très importante et l'engagement des premiers chars d'assaut français à Berry-au-Bac, cette opération est un échec coûteux.

Le général NIVELLE s'obstine à une relance les 4 et 5 mai 1917. Au prix de pertes considérables, les troupes françaises reprennent Craonne et le plateau de Californie.

Les poilus français avaient placé beaucoup d'espoir dans cette offensive qui devait constituer un tournant décisif dans le déroulement de cette guerre. La réalité de son échec et trois ans au front eurent raison de leur moral.

Préparation de l'offensive

Choix des chefs.

Le général Nivelle commença sans tarder cette préparation. Il lui fallait des exécutants. Une masse de manœuvre importante devait être rassemblée, qui comprendrait plusieurs Corps d'Armée. Quant à celui qui devait la conduire, on laissa au général Nivelle le soin de le choisir.

Malgré que le général Pétain semblât désigné pour une telle mission, le général Nivelle ne fit point appel à ses talents, car un désaccord les séparait.

Le général Pétain resta à la tête de son Armée du Centre, comme le général Franchet d'Espèrey demeurait à celle de l'Armée du nord-est et le général de Castelnau à celle de l'Armée de l'Est.



Ce fut au général Micheler que le général Nivelle confia le Groupe d'Armées de réserve et de rupture en formation.

Le général commandant la 10e Armée, qui venait de remporter de brillants succès sur la Somme, était, au dire de M. Painlevé, un officier de remarquable intelligence, d'un vaste savoir, d'une réelle imagination, et l'on pouvait fonder sur lui les plus grands espoirs.



La masse de manœuvre devait comprendre

trois Armées : la 5e commandée par le général Mazel, la 6e commandée par le général Mangin et la 10e, à la tête de laquelle le général Duchêne succédait au commandant du Groupe d'Armées.

Le général Nivelle les maintint tous, calmant ainsi les appréhensions de ceux qui craignaient voir triompher exclusivement « l'équipe de Verdun »

Seul le général Mangin appartenait à cette équipe. Il avait été le collaborateur le plus intime du nouveau commandant en chef. Il le demeura.

Choix du terrain.

Sur quel terrain se passerait l'action?

La région entre les Flandres et le canal de la Bassée ne pouvait se prêter à de grands déploiements avant l'été. Au contraire, le secteur Arras-Bapaume semblait favorable à une attaque.

D'autre part, le front de la Somme ne paraissait plus suffire aux densités de troupes prévues ni aux forces d'artillerie qui devaient entrer en jeu; et ce champ de bataille, en outre, était usé et ravagé.

La région s'étendant de l'Aisne à la Champagne semblait au contraire favorable et, de plus, sa position en équerre par rapport au front Arras-Bapaume et permettait des combinaisons variées.

Dans ces conditions, le général Nivelles se proposa de monter une attaque puissante du sud au nord, avec l'intention de prendre l'ennemi de flanc, de le déborder et d'essayer de le détruire, ou au moins de le refouler par une menace sur les derrières de l'Armée allemande de l'Oise.

« Le but à atteindre, écrit-il à ses lieutenants, est la destruction de la masse principale des forces ennemies sur le front occidental.

Il ne peut être atteint qu'à la suite d'une bataille décisive livrée à toutes les forces disponibles de l'adversaire, et suivie d'une exploitation intensive.

Cela implique la nécessité, comme premier et deuxième temps, de rompre le front adverse et de battre au delà de la brèche toutes les forces ennemies qui n'auront pas, au préalable, été fixées dans d'autres régions, puis de porter le gros des forces sur les communications principales de l'ennemi afin de l'obliger soit à abandonner rapidement ses fronts actuels, soit à accepter de nouveaux combats dans les plus mauvaises conditions.

Les moyens à mettre en œuvre pour obtenir ces résultats comportent l'emploi d'une partie de nos forces en vue de fixer l'ennemi et de rompre son front; puis l'engagement, au-delà du front de rupture que je choisirai, d'une masse de manœuvre précédemment réservée.

La nécessité de fixer l'ennemi et de l'amener à diviser ses forces conduit à attaquer dans trois régions différentes, suffisamment espacées, et à échelonner les attaques dans le temps, de manière que celle qui paraît réunir, à priori, les plus grandes chances de succès, bénéficie des heureux résultats des premières.

J'ai décidé, en conséquence, d'attaquer en premier lieu dans la région au nord de l'Oise, en même temps que les Armées britanniques entreprendront, entre Arras et Bapaume, une puissante offensive, puis de déclencher une offensive entre Reims et le canal de l'Aisne à l'Oise.

Tout en me réservant la possibilité d'exploiter avec des moyens appropriés l'attaque entreprise au nord de l'Oise (dans le cas où celle-ci réussirait dans des conditions favorables), mon intention est de chercher la rupture sur le front de l'Aisne. La masse de manœuvre, pour déboucher au-delà de la brèche réalisée, sera articulée en conséquence. »,

Opinions sur l'offensive.

En pleine possession de son plan, le général Nivelles définissait le 29 janvier les nouvelles méthodes d'attaques et caractérisait nettement le but :

« J'insiste sur le caractère de violence, de brutalité et de rapidité que doit revêtir notre offensive et, en particulier, son premier acte: la rupture, visant du premier coup la conquête des positions de l'ennemi et de toute la zone occupée par l'artillerie.

L'exploitation doit suivre la rupture sans arrêt. »

Le plan définitivement adopté était celui-ci :

- 1° Opérer une rupture sur le front de l'Aisne, entre Reims et le canal de l'Aisne à l'Oise, les attaques anglaises et l'opération sur Roye étant surtout destinées à attirer les réserves ennemies loin du théâtre de l'effort principal ;
- 2° Élargir aussitôt que possible sur les deux aîlés la brèche effectuée, puis faire intervenir une Armée de manœuvre débouchant en terrain libre et ayant pour mission d'écraser avec toutes ses forces les réserves que l'ennemi pourrait jeter successivement dans la mêlée;
- 3° Porter enfin la masse vers le nord, sur l'axe général Craonne-Guise, pendant que les forces chargées de l'attaque secondaire du front Roye-Lassigny s'efforceraient de pousser sur Saint-Quentin, et que les Armées britanniques continueraient à foncer dans la direction de Cambrai.

En résumé : faire ouvrir une porte à double battant, maintenir ces deux battants ouverts par rabattement des Armées chargées de l'opération; et par la porte ainsi ouverte et maintenue telle, faire passer une nouvelle Armée chargée de l'exploitation du succès.

Les 5e et 6e Armées devaient ouvrir la porte, la 10e devait la franchir (La 10e Armée sera constituée spécialement pour remplir cette mission. Elle disposera en particulier de deux Corps de cavalerie)



Événements imprévus

Telle était la situation en fin de février 1917 ; l'offensive en cours de préparation au milieu de la confiance générale, lorsqu'une série d'événements vint en modifier les conditions.

D'abord, au point de vue général, la révolution venait d'éclater en Russie. On avait appris brutalement l'abdication du tzar Nicolas, et c'était là le seul renseignement certain.

Qu'allait devenir cette révolution?

Comment évoluerait-elle?

A quoi aboutirait-elle?

Toutes les appréhensions étaient permises.

La menace d'une défection semblait la plus terrible.

Quelques semaines plus tard, la rupture diplomatique des États-Unis avec l'Allemagne ne sembla pas, au début, capable de contrebalancer les conséquences funestes du drame oriental.

Au point de vue intérieur, un incident de séance venait d'ouvrir une crise ministérielle. Le général Lyautey, par une phrase incomprise, avait soulevé un tumulte à la Chambre.

Il dut donner sa démission.

Mais, dans sa chute, il entraîna le président du Conseil, M. Briand, qui, lui aussi, comme auparavant le général Joffre, était l'objet d'attaques de plus en plus violentes et de moins en moins cachées.

M. Alexandre Ribot fut chargé de constituer un nouveau cabinet. Un portefeuille était difficile à confier : celui de la guerre. Pourtant un homme s'imposait, tant par lui-même que par ses amis : M. Painlevé.

M. Ribot était trop habile pour ne pas faire appel à cette force. La crise y trouva sa solution. Mais ce changement dans le gouvernement devait avoir des conséquences nombreuses et graves au point de vue strictement militaire.

M. Painlevé était l'adversaire du général Nivelle, non point de sa personne, car ce fut une des belles vertus de cette guerre que l'oubli des querelles particulières, mais bien de sa méthode qu'il jugeait hasardeuse.

Seulement, le général et l'offensive ne faisaient qu'un. Ils se confondaient dans l'espoir du succès; de ce jour on les confondit pour les attaquer plus facilement; et le général Nivelle n'eut plus seulement à s'occuper de préparer l'offensive, il lui fallut aussi la défendre

Les derniers préparatifs

Au front, depuis que l'offensive avait été décidée, on la préparait.

Depuis les premiers jours de janvier, le Grand Quartier Général multipliait les recommandations d'ordres technique et tactique concernant l'abordage des positions ennemies, le débouché des colonnes, les mesures à prendre contre l'encombrement et l'entassement des troupes, la mobilité des unités, l'organisation des transports, des ravitaillements et du Service de Santé.

Après le terrible hiver qui avait paralysé tous les efforts, la préparation matérielle avait repris avec une activité prodigieuse.

Il fallait développer les voies de communications : on construisit 310 kilomètres de voies ferrées normales; 20 kilomètres de voies métriques, 308 kilomètres de voies de 60 centimètres, et 25 kilomètres de routes pour piétons et voitures, avec élargissement des routes existantes sur un trajet de 155 kilomètres; 22.000 hommes furent affectés à ces services, avec un matériel de 45000 wagons qui transportèrent des baraquements, des bois pour les abris et les tranchées, des fils de fer, des tôles, etc. ;

752 sections de voitures automobiles, mises à la disposition des Armées le 15 avril, avaient une puissance de transport de 120.000 hommes, 21000 blessés, 18.250 tonnes de matériel, 1.680 tonnes de cailloux, 182 tonnes de viande.

Pour l'alimentation, le Groupe d'Armées de Réserve fut approvisionné pour un effectif de 40 divisions, à huit jours de vivres d'avance et trois jours de vivres de réserve.

Le Service de Santé avait fait de larges prévisions au sujet des évacuations et des hospitalisations. Le G. A. R. disposait de six hôpitaux d'évacuation, chacun de 3000 lits, et, en plus, de 60000 places d'hospitalisation.

Au point de vue de l'artillerie et des munitions, jamais encore une pareille accumulation de moyens n'avait été effectuée. Le Groupe d'Armées de Réserve pouvait étaler, sur un front de 40 kilomètres, 5.343 pièces, dont 1930 de gros calibre, en canons lourds à tir rapide du plus récent modèle.

Le stock des munitions était considérable. Voici quelques chiffres : pour le 75 plus de 23 millions; pour le 120, près de 2 millions; pour le 155, 3500.000 ; pour le 220, 300.000 ; pour le 280, 27.000; pour le 320, 37.000 coups.

Le 7 avril, les Armées étaient approvisionnées à sept jours de feu. En prévision de la marche en avant, des dépôts intermédiaires de munitions avaient été installés aussi près que possible du front.

L'armement de l'infanterie avait été largement perfectionné. Chaque bataillon disposait de huit mitrailleuses, et un approvisionnement était constitué. Chaque compagnie avait huit fusils-mitrailleurs; et dans les divisions d'exploitation comme dans celles chargées des fronts défensifs, ce chiffre était doublé.

Enfin, pour la première fois, les chars d'assaut, surnommés les tanks, devaient prendre part à l'attaque en grand nombre. Deux groupements furent mis à la disposition de l'Armée.

Quant à l'aviation, trois groupes de combat, formant un total de 220 avions, étaient à la disposition du commandant du Groupe d'Armées de Réserve.

L'ordre de bataille

L'ordre de bataille du Groupe d'Armées, commandé par le général Micheler, était celui-ci

Groupe d'Armées de Réserve : général Micheler.

5e Armée : général Mazel.

1^{er} CA, général Muteau : (1^{ère}, 2^{ème}, 51^{ème}, 66^{ème}, 162^{ème} DI.)

5^{ème} CA, général de Boissoudy (9^{ème}, 10^{ème} et 125^{ème} DI.)

7^{ème} CA, général de Bazelaire (14^{ème}, 37^{ème} et 41^{ème} DI.)

32^{ème} CA, général Passaga (4^{ème}, 42^{ème}, 69^{ème} et 155^{ème} DI.)

38^{ème} CA., général de Mondésir (151^{ème}, 66^{ème}, 89^{ème} DI.) et 6^{ème} DC. du général Mesple

Soit un total de 6621 officiers et 240237 hommes

Voir les effectifs de la 5^{ème} Armée, avant et près la bataille

Arrivé à la 5^{ème} Armée le 17 avril : 9^{ème} CA., général Niessel (17^{ème}, 18^{ème} et 152^{ème} DI.);

6 Armée : général Mangin

1e CAC, général Berdoulat (2^e et 3e DIC.);

20^e CAC, général Blondlat (10^e et 15e DIC. et 38e DI.);

6e CA, général de Mitry (120e, 56e, 127e et 166e DI.);

11e CA, général de Maud'huy (21^e, 22e, 133e et 168e DI.);

20e CA, général Mazillier (11e, 39e et 153^e DI.);

97e DI, 158e DI et 5e DC du général Brécard.

10e Armée : général Duchêne.

2e CA, général de Cadoudal (3e, 4e et 46e DI.);

3e CA, général Lebrun (5e, 6e et 47e DI.);

18e CA, général Hirschauer (35e, 36e et 154 DOI);

1e CC, général Féraud (1e et 30 DC.);

2e CC, général de Buyer (2e, 4e et 7e DC).

De plus, la 4e Armée, sous les ordres du général Anthoine, laissée sous le commandement supérieur du général Pétain, chef du Groupe d'Armées du Centre, s'ajoutait aux divisions d'offensive du Groupe d'Armées de Réserve.

4e Armée : général Anthoine.

8e CA, général Hély-d'Oissel (16e, 34e, 128e et 169° DI.);

10e CA, général Vandenberg (9e, 2e et 131e DI.);

12e CA, général Nourrisseau (25e, 24e et 60e DI.);

17e CA, général Dumas (33e et 45e DI. et DM.) ;

et les 15e, 74e, 55e et 132e DI.

Le moral des combattants

Au point de vue matériel, tout semblait donc bien préparé, et rassemblé pour donner les meilleurs résultats. Cependant l'énorme machine n'était peut-être pas mise tout à fait au point.

Au moral, la situation était la même. Tout était prêt pour la victoire; si elle venait, on saurait l'exploiter avec enthousiasme, sinon de mauvais éléments prendraient le dessus.

Les troupes, aussi bien françaises qu'alliées, étaient pleines d'ardeur et d'élan. En bonne forme physique, à la suite d'une longue période d'instruction et de repos, elles faisaient preuve d'un merveilleux souffle patriotique, d'un grand esprit de sacrifice, et surtout d'une magnifique foi en la victoire, malgré qu'elles se rendissent bien compte de la difficulté de leur tâche.

Malheureusement, les hésitations et les querelles de l'intérieur avaient ébranlé leur confiance en l'offensive, et d'autres germes malsains avaient été semés, apportés de l'intérieur par les tracts que les partis révolutionnaires répandaient à foison, et par les permissionnaires. Ceux-ci, durant leur congé, avaient constaté la différence de vie des ouvriers d'usine, et revenaient de chez eux énervés ou découragés.

En somme, après deux années d'union sacrée, bien que le front eût conservé son état d'esprit sublime, les mauvaises influences que l'intérieur laissait apparaître faisaient petit à petit la tache d'huile, et menaçaient de tout contaminer.

Le général Nivelles, dans une lettre du 28 février, avait signalé au Ministre de la Guerre les faits de menées pacifistes contre lesquelles il demandait des mesures sérieuses. Il attirait l'attention sur « l'épidémie » des tracts, sur les mauvaises influences dont on entourait les permissionnaires, sur l'action de quelques meneurs. L'atmosphère politique d'alors était chargée d'électricité.

Le Gouvernement ne voulut pas faire éclater l'orage.

Plan définitif de l'attaque

Quoiqu'il en soit, le plan définitif de l'offensive était arrêté le 5 avril, et indiqué de cette façon à toutes les forces qui devaient agir

1^e Rupture.

Les Armées britanniques feront brèche dans le front ennemi entre Givenchy et Quéant. Leurs réserves seront poussées en direction de Cambrai et de Douai, tandis qu'une opération latérale rapide sera entreprise à la fois vers le Nord, en arrière du front Lens La Bassée, et vers le Sud Est, en prenant à revers la ligne Hindenburg.

Le Groupe d'Armées du Nord attaquera les positions avancées adverbès à l'ouest et au sud de Saint-Quentin, puis le front Harly-Alaincourt, en liaison à gauche avec la 4e Armée britannique, à droite avec le Groupe d'Armées de Réserve.

Le Groupe d'Armées de Réserve développera ses attaques initiales sur le front primitivement fixé et en direction de Guise, Vervins et Hirbon.

Le Groupe d'Armées du Centre coopérera, par sa 4e Armée, à l'attaque du précédent, en prenant l'offensive à l'ouest de la Suippe, qu'il bordera après l'enlèvement du massif de Moronvilliers.

L'Armée belge rompra le front ennemi dans les régions de Steenstraat et Dixmude.

2e Exploitation.

Armée britannique : Après la prise de Cambrai et de Douai, marcher sur Valenciennes, puis sur Mons, Tournai et Cambrai, en liaison avec l'Armée belge qui se portera sur Roulers et Gand.

Groupes d'Armées du nord: Se rendre maître des voies ferrées partant d'Hirson vers Cambrai, Valenciennes et Maubeuge.

Autres Groupes d'Armées : Conquête de toute la boucle de l'Aisne, puis de la région comprise entre la Meuse, la Sormonne et l'Oise.

Le Général en chef avait fixé au 8 avril le début des opérations :

Les Anglais, sur le front Arras-Vimy devaient, les premiers, entrer dans la fournaise. Les autres attaques devaient s'échelonner jusqu'au 14.

Comme le mauvais temps contrariait les réglages on envisagea un délai.

Le maréchal Haig insista pour qu'on ne reculât point davantage.

Le 9 avril, à 5h30 du matin, les forces britanniques (anglais et canadiens) sur un front de 40 kilomètres, d'Arras à Lens et du bois d'Havrincourt aux abords d'Ancre, s'élançèrent en masses considérables et remportèrent un très beau succès au nord d'Arras. Elles avaient enlevé Thélus et la crête de Vimy et atteint la lisière de Givenchy-en-Gohelle. 11000 morts.....

Vers Saint-Quentin, elles avaient chassé l'ennemi des hauteurs entre le Vergnier et Hargicourt. Dans la direction de Cambrai, elles avaient gagné Humières, Deniécourt et Boursier.

Ainsi les Anglais devenaient maîtres du plateau dominant la vallée de la Scarpe et de la route de Douai. Ils avaient fait plus de 13.000 prisonniers et enlevé plus de 100 canons, ainsi que plusieurs centaines de mitrailleuses. C'était un début d'heureux augure.

Notre offensive devait commencer à son tour le 14. Les pluies persistant, le général Mangin demanda quelque répit. La date définitivement choisie fut celle du 16 avril.

Malheureusement, dans l'attente du grand jour, tandis que des deux côtés on se livrait à des coups de mains pour sonder les intentions de l'ennemi, un sous-officier porteur du plan d'engagement de son bataillon, sur le front de la 5e Armée, se laissa prendre.

Ce document, hélas, indiquait aussi le dispositif d'ensemble, l'ordre de bataille des troupes opérant au nord de l'Aisne et même les objectifs assignés aux Corps d'Armée voisins.

Il était trop tard pour rien changer. On dut se contenter d'essayer d'en neutraliser les résultats en envoyant des renseignements faux au moyen de messages téléphonés, destinés à être interceptés par les Allemands.

Le grand jour était arrivé.

Le 15 au soir, le général Nivelles faisait communiquer à toutes les troupes l'ordre du jour suivant :

« Aux officiers, sous-officiers et soldats des Armées françaises. L'heure est venue. Confiance, courage et vive la France ! »

LE CHEMIN DES DAMES L'offensive

Journée du 16 avril

Le 16 avril, à 6 heures du matin, l'offensive commença. Après une préparation d'artillerie de neuf jours, avec un élan magnifique, exaltés par la plus sincère foi patriotique, les troupes françaises se ruèrent à l'assaut.

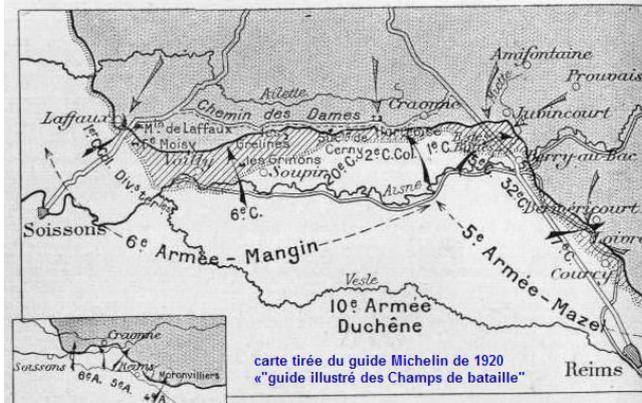
Le terrain était difficile.

Depuis la bataille de la Marne, l'ennemi y demeurait accroché: il en connaissait tous les avantages, l'escarpement des coteaux, la profondeur des creutes, l'abri des crêtes et l'obstacle des cours d'eau.

Le champ de bataille s'étendait du massif de Saint-Gobain à l'ouest, aux forts de Reims à l'est, et la montagne avec la ville de Laon en formaient le centre.

Nous avons vu que c'était aussi le premier but.

Au nord de l'Aisne s'élève un plateau, limité par des falaises et dont l'extrémité orientale, en forme de promontoire, porte le village de Craonne.



Une route, le Chemin-des-Dames, suit les sommets des plateaux de Craonne à La Malmaison, au nord-ouest de Soissons.

Elle marquait la ligne de défense allemande, qui se poursuivait à l'ouest sur les coteaux boisés de Vaclerc, de Cerny et de Bray.

Deux forts que nous avons évacués sans combat, en 1914, Condé et La Malmaison, étaient cette ligne.

Le débouché de l'attaque, s'effectua presque partout facilement; le barrage allemand fut en effet ou tardif ou peu dense.

Notre préparation et nos tirs de contre-batteries avaient neutralisé l'artillerie adverse.

Par contre, dès le début de la progression à travers les organisations ennemies, notre infanterie se trouva battue par de nombreuses mitrailleuses établies soit en plein champ, soit sous des abris qui avaient échappé à notre artillerie ; une infanterie allemande très nombreuse garnissait la première position sur laquelle il était visible que l'adversaire entendait résister avec acharnement.

A la fin de la matinée, au cours de combats très durs, la 5e Armée avait marqué deux succès importants; à droite (7e Corps d'Armée) elle s'était emparée de Courcy (125^e RI), Loivre et Berméricourt; au centre (32e Corps d'Armée), elle avait pénétré dans la deuxième position entre l'Aisne et la petite rivière de la Miette.

Partout ailleurs, elle n'avait pu que prendre pied dans la première position ennemie ; devant le plateau de Craonne, le 5e Corps d'Armée avait presque complètement échoué.

Du côté de la 6e Armée, les 2 Corps colonial et 20e CA réussirent à s'installer sur la crête du Chemin-des-Dames, mais sans pouvoir la dépasser, des îlots de résistance (monument d'Hurtebise, sucrerie de Cerny) y rendant même précaire leur situation.

Plus au sud, les éléments de gauche des 20e et 6e Corps avaient été entraînés immédiatement dans un combat acharné autour de creutes, d'abris-cavernes et à l'intérieur des bois; Ils ne

purent progresser que très lentement et ne dépassèrent pas les premières et deuxième lignes allemandes.

A l'ouest, le 1^e Corps colonial avait enlevé Laffaux et la ferme Moisy.

Ces combats très durs et les pertes subies fatiguèrent et démunirent l'infanterie; à partir de midi elle était hors d'état d'accomplir un effort sérieux.

Aussi quand, à 13 heures, les tanks débouchèrent sur Juvincourt, ils ne purent entraîner que quelques fractions et arrivèrent sans soutien vers la deuxième position allemande.

Dès lors l'ennemi, à son tour, s'efforça de reprendre le terrain.

Il avait déjà exécuté, pendant toute la matinée, une série de contre-attaques partielles, extrêmement énergiques.

Vers 14h30, le 32^e Corps d'Armée avait arrêté une violente contre-attaque venant de la région de Prouvais; pris sous le feu de notre artillerie lourde, l'ennemi subit des pertes considérables.

Malheureusement, les contre-attaques allemandes réussirent mieux dans la région de Juvincourt et sur la droite, où Berméricourt fut perdu par nous.

De même à la 6^e Armée, le 1^e Corps colonial était revenu sur ses tranchées de départ à la suite des réactions ennemies.

En somme, malgré que certains résultats obtenus fussent très honorables, les objectifs prévus n'étaient pas atteints. On avait espéré une avance foudroyante; que s'était-il donc passé?

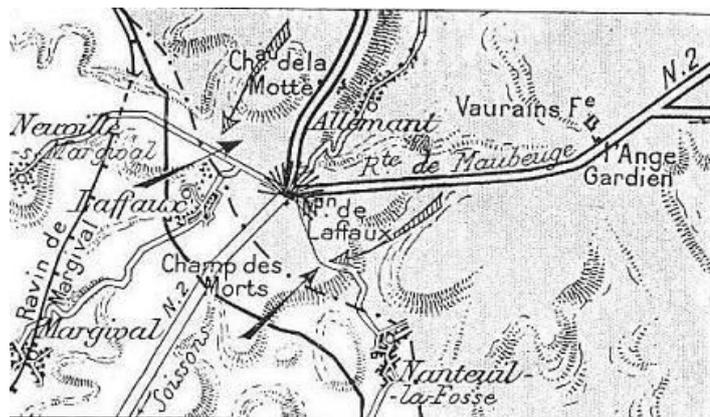
Le général Blondlat, commandant du 2^e Corps colonial, l'explique dans son rapport :

« L'influence des circonstances atmosphériques défavorables, dit-il, a été le trait le plus saillant de la période de préparation. Le vent violent, l'atmosphère brumeuse, la pluie et la neige fréquentes ont amoindri, dans une large proportion, le rendement de l'aviation, gêné l'observation aérienne, contrarié les réglages et l'exécution des tirs, empêché le contrôle photographique des destructions. L'activité de l'artillerie s'est trouvée, de ce fait, décousue, saccadée, incomplète. L'infanterie a également souffert des intempéries qui ont rendu très pénibles les travaux sur la position et le stationnement dans les bivouacs, et alourdi les mouvements. Si l'état moral de la troupe avant l'attaque était excellent, ainsi qu'en témoignent les extraits de correspondance, son état physique laissait à désirer.

A l'heure H, les troupes abordent en ordre les premières organisations allemandes. La crête géographique est atteinte presque sans pertes ; le barrage d'artillerie ennemi est peu nourri et présente des lacunes.

Toutefois, notre infanterie s'avance avec une vitesse inférieure aux provisions. Le barrage roulant se déclenche presque immédiatement et s'éloigne progressivement des premières vagues qu'il cesse bientôt de protéger.

Quelques mitrailleuses, qui se sont révélées sur le plateau, n'arrêtent pas l'élan des fantassins qui peuvent descendre le versant nord jusqu'au bord des pentes raides dévalant dans la vallée de l'Ailette.



carte tirée du guide Michelin de 1920 «guide illustré des Champs de bataille»



Là, ils sont accueillis et cloués sur place par le feu meurtrier de nombreuses mitrailleuses qui, postées sur des pentes hors d'atteinte de nos projectiles, sont restées indemnes.

Quelques fractions, utilisant des cheminements incomplètement battus, parviennent à descendre les pentes; mais, d'une manière générale, les vagues subissent en quelques minutes des pertes considérables, particulièrement en cadres, et ne parviennent pas à franchir cette zone meurtrière, s'arrêtent, s'abritent et, sur certains points, refluent sur la dernière tranchée dépassée.

Elles sont rejointes par les bataillons de deuxième ligne qui, partis à l'heure fixée, viennent se fondre sur la ligne de combat.

Les bataillons de troisième ligne, conformément au plan de combat, s'avancent à leur tour; quelques-uns peuvent toutefois être arrêtés à temps et occupent les premières tranchées allemandes ou nos tranchées de départ.

En moins d'une heure, le combat s'est stabilisé; toutes les tentatives pour reprendre le mouvement en avant échouent dès que l'on arrive sur la ligne battue par les mitrailleuses ennemies. La progression à la grenade par les boyaux et tranchées est seule possible et se heurte à une résistance de plus en plus vive.

Les réserves ennemies sont, en effet, à peu près intactes ; bien abritées dans les creutes du versant au nord ou dans des abris très profonds, elles n'ont pas souffert du bombardement et la tranchée courant sur le rebord du plateau leur constitue une parallèle de départ commode.

Nos fantassins sont desservis par l'état du terrain détrempe, particulièrement dans la zone bouleversée immédiatement derrière eux ; boyaux et tranchées sont remplis d'une boue gluante qui retarde l'arrivée des ravitaillements en munitions, ralentit singulièrement les mouvements préparatoires aux attaques et ceux nécessités par la remise en ordre des unités, expose de plus en plus les liaisons et les transmissions d'ordres et de renseignements.

De plus, l'artillerie, dans cette journée, ne put donner tout ce qu'on attendait d'elle.

Un barrage roulant devait précéder notre infanterie, réglé comme elle à la vitesse de 100 mètres en trois minutes.

Pour assurer ce barrage pendant toute l'opération, suivant les ordres formels du général Micheler, il fallait procéder à des déplacements d'artillerie et pour cela un certain nombre de batteries avaient été gardées sur roues. Mais les averses de pluie et de neige ne permirent bientôt plus ces déplacements sur un sol détrempe. D'autre part, l'artillerie lourde était insuffisante, ainsi que les lots de munitions qui n'avaient pas été augmentés, malgré l'allongement de la période de préparation.

Enfin, la supériorité de l'aviation allemande fut telle que nos mortiers et certaines batteries de 75 furent constamment survolés et marmités. »

Il en résulta que la 10^e Armée ne put entrer en ligne. Armée d'exploitation, elle devait déboucher en fin de rupture, le soir même du 16 avril, sur Monchalon et Vieux-Laon, en traversant les lignes au centre, entre le 2^e Corps colonial et le 1^{er} Corps d'Armée

Ses têtes de colonnes franchirent le canal et l'Aisne dès le matin.

Le gros se massa en arrière de Merval, attendant pour avancer que la cote 108, à droite, et les positions d'Ailles, d'Hurtebise et de Craonne, au centre, fussent occupées par nos troupes d'assaut.

Apprenant, à 6h55, l'enlèvement de la première ligne ; à 7 heures, celui de la route 44; à 7h55, celui de Cerny-en-Laonnois (64^e, 65^e RI), le général Duchêne avait ordonné la marche en avant.

L'Armée, pleine d'ardeur et de confiance, était entrée dans la zone de bataille pour achever la victoire ; bientôt elle se heurta aux groupes de plus en plus nombreux de blessés gagnant

l'arrière et apportant de mauvaises nouvelles. Comme, vers 10 heures, l'échec du 2e Corps colonial et celui du 1e Corps d'Armée furent confirmés, elle s'arrêta.

Il ne lui sera plus donné de jouer le rôle qu'elle avait assumé.

Dès le premier jour, l'offensive était donc mise en échec!

L'histoire des « chars d'assauts » qui, ce jour, reçurent le baptême du feu, déployèrent un courage héroïque, subirent des pertes énormes et durent abandonner la bataille, est malheureusement une illustration synthétique de cette journée.

Journée du 17 avril.

Contrairement aux grands espoirs conçus, le soir du 16 avril n'avait pas été un soir de victoire; la nuit qui suivit fut particulièrement pénible.

Sur les positions conquises, il n'y avait d'autres abris que ceux, à moitié détruits, des Allemands, et le froid, la grêle et les bourrasques de neige continuaient.

L'évacuation des blessés était difficile. Les munitions manquaient, parce que les hommes partis pour une grande avance, surchargés de plusieurs jours de vivres et de cartouches, s'étaient débarrassés d'un poids trop lourd.

Quant au Commandement, bien que les premiers renseignements recueillis fussent incomplets, parfois contradictoires et souvent tendancieux, il ne pouvait douter du résultat. L'ennemi avait été chassé de ses premières lignes et laissait entre nos mains plusieurs milliers de prisonniers, mais le front n'était pas brisé.

Or, le général Nivelle avait certifié « *qu'il serait en état, après les premières vingt-quatre heures, de décider si l'opération conçue par lui avait réussi ou échoué* », et répété « *qu'au bout de quarante-huit heures, au maximum, il serait en mesure de décider s'il y avait lieu ou non de continuer* », déclarant que « *rien n'était pire en de telles circonstances que de s'obstiner et que, sous aucun prétexte, il ne recommencerait la bataille de la Somme* »

Mais, d'autre part, une nouvelle action avait été prévue pour le 17 au matin.



La 4e Armée devait se déclencher à l'est de Reims.

Le général Anthoine, qui la commandait, débuta par un succès, s'emparant du Cornillet (25^e, 27^e, 47^e, 48^e, et 270^e régiments d'infanterie), du Mont-sans-Nom, de la tranchée de Bethmann-Holweg et du mont Blond (59^e, 83^e, 91^e, 136^e régiments d'infanterie soutenu des 4^e, 7^e, 269^e régiments d'artillerie), malgré une furieuse résistance de l'ennemi qui lui laissa 2.500 prisonniers.

Le général Nivelle voulut alors tirer parti de la situation en fixant une orientation nouvelle à la bataille.

A 10h30,

Il envoya au général Micheler les instructions suivantes :

« 1.. *La bataille engagée hier a nettement montré l'intention qu'a l'ennemi de tenir ferme sur le front de la 6e Armée et de rendre, par suite, difficiles et coûteux les progrès de votre Groupe d'Armées vers le nord;*

« 2.. *C'est donc actuellement vers le nord-est que doit s'axer votre effort en partant de la base qui vous est assurée par les progrès de la 5e Armée;*

« 3.. *Sur le front de la 6e Armée, bornez-vous à faire terminer et à consolider la conquête des hauteurs sud de l'Ailette, afin d'assurer définitivement notre rétablissement du nord de l'Aisne. »*

D'autre part, le général Nivelle mettait trois nouvelles divisions à la disposition du général Pétain, « pour exploiter, le cas échéant, les avances réalisées à la 6e Armée. »

La journée du 17 se terminait ainsi : La 6^e Armée avait progressé dans la région de Bray-en-Laonnois (146^e, 153^e, 156^e régiments d'infanterie soutenu du 39^e régiment d'artillerie), la 5^e avait son 1^{er} Corps d'Armée repoussé devant Craonne et contre-attaqué, mais sans succès. Quant à la 4^e qui, malgré une violente bourrasque de pluie, avait débuté par une avance de deux kilomètres, elle voyait son mouvement enrayé à son tour sur ses deux ailes par les mitrailleuses ennemies.

Journées du 18 au 22

Dans les cinq jours qui suivirent, la situation ne se modifia pas d'une façon particulière. Nous assurâmes nos premiers succès.

Le 18 avril, pourtant, la 6^e Armée recevait la récompense de ses efforts et achevait tout d'un coup la conquête du plateau.

Devant elle, l'ennemi battait précipitamment en retraite en y incendiant les villages qu'il évacuait Ailly, Aizy, Sancy et Jouy.

Le fort de Condé, abandonné, était repris.

Quant à la 5^e Armée, elle ne progressait point, mais brisait une forte contre attaque qui lui laissait 1600 prisonniers et 24 canons.

La 4^e Armée, réduisant quelques îlots de résistance, s'avavançait au mont Haut et au mont Téton.

Le 19, la 6^e Armée affirme son succès, enlève le monument d'Hurtebise et lutte pour l'occupation de la sucrerie de Cerny.

La 5^e Armée ne voit pas ses tentatives couronnées de succès, sauf sur Berméricourt.

La 4^e Armée occupe le mont Blanc, le Téton, le village d'Auberive (126^e RI) et progresse dans la direction de Laigue.

Le 20, la 6^e Armée se maintient sur ses positions conquises, la 5^e Armée voit encore une de ses attaques échouer, et la 10^e a du mal à tenir tête aux contre-attaques.

Le 21 avril, nous bordions au nord de l'Aisne, de Laffaux à Bray-en-Laonnois, la ligne Hindenburg sur laquelle l'ennemi s'était finalement replié, laissant entre nos mains, après cinq jours de lutte, 21604 prisonniers, 183 canons et 412 mitrailleuses.



Malgré cela, les Allemands ne se tenaient pas pour battus

Or, après sept jours, non seulement la brèche n'était pas ouverte, mais la continuation du mouvement vers le nord-est était devenue périlleuse, notre flanc droit risquant de se trouver à découvert.

Néanmoins, le Généralissime français décida de continuer. D'ailleurs, le maréchal Haig partageait sa manière

de voir

Le 21 au soir, le général Nivelle adressait la note suivante au général Wilson, chef de la mission militaire anglaise au Grand Quartier Général

Aucun arrêt des opérations n'est à envisager. Elles seront reprises à des dates très rapprochées.

Rôle des Armées britanniques

Profiter des opérations engagées sur le front français pour augmenter l'ampleur des attaques et viser des objectifs plus éloignés. La collaboration anglaise à notre offensive commune ne sera, en effet, réellement efficace que si son action s'exerce sur une profondeur suffisante pour menacer sérieusement l'adversaire, et l'obliger à engager des réserves importantes. Prononcer l'effort principal dans la région sud et sud-est de Quéant, de manière à faire tomber par une attaque de revers la ligne Quéant-Drocourt et à pouvoir progresser sans retard en directions de Cambrai et Douai. »

Deux jours après, les intentions du Commandement s'affirmaient encore davantage, et les ordres suivants étaient envoyés aux commandants de Groupes d'Armées, et au général commandant la 1^e Armée.

Le but des opérations est :

1^e De dégager Reims par une attaque combinée des 4^e et 5^e Armées;

a) La 5^e Armée est chargée d'enlever les hauteurs de Sapigneul, du mont Spin et de Brimont.

b) La 4^e Armée dégagera, vers le nord et le nord-ouest, les sommets conquis des hauteurs de Moronvilliers, du Téton et du Mont Haut (9^e, 11^e, 20^e, 115^e, 117^e, 217^e, 317^e, 358^e régiment d'infanterie aidés des 18^e, 31^e, et 262^e régiment d'artillerie)

2^e De compléter l'occupation du plateau du Chemin-des-Dames, par une opération combinée des 6^e et 1^e Armées.

a) La 10^e Armée devra s'emparer de la crête militaire septentrionale et orientale des plateaux de Craonne, Californie et Vauclerc (43^e, 127^e, 327^e, régiment d'infanterie), ainsi que des avancées de cette crête jusqu'aux entrées des abris.

b) Elle enlèvera ensuite la première position allemande, entre le boyau Persan et le bois de Chevreux, en étendant l'attaque jusqu'à la conquête de la ligne générale, tranchées du Marteau et de l'Enclume, de manière à avoir une base de départ ultérieure pour l'attaque du front Corbény-Juvincourt.

c) La 6^e Armée prononcera une action sur l'ensemble du Chemin-des-Dames »

En résumé, le plan primitif subissait les variantes rendues nécessaires par les circonstances: Poussée vers le nord-est avec couverture du flanc menacé et coopération plus large des Anglais pour attirer au nord une bonne partie des réserves ennemies.

L'offensive continuait, mais il n'était plus question de rupture.

L'affaire politique de BRIMONT

Au moment où le général Nivelles donnait ces ordres pour la reprise de la bataille, il avait à faire face à des attaques venant de l'arrière et à se dépêtrer d'intrigues et d'embûches où l'on s'efforçait de le faire tomber.

Leur premier résultat fut d'obliger le Généralissime à des voyages fréquents à Paris : « *Dans une période de vingt-deux jours, dira-t-il, j'ai passé douze jours hors de mon Quartier Général; et sur ces douze absences, neuf, les trois quarts, sont uniquement dues à l'intervention du Gouvernement* »

On n'avait pu empêcher l'offensive, il fallait maintenant réussir au moins à l'arrêter. Mais on continua d'employer contre elle les mêmes moyens; et alors qu'il aurait suffi de prendre une

décision, si on la jugeait nécessaire, on tergiversa en essayant de faire buter celui qu'on n'osait pas jeter à terre.

Le 22 avril, un jeune député, M.Y. Barnégaray, qui appartenait depuis peu à l'état-major du 18e Corps d'Armée, profitant du droit que les Parlementaires s'étaient arrogé d'être à la fois soldat et député, vint directement trouver le Président de la République.

Il l'avertit qu'on se préparait à recommencer l'opération coûteuse qui n'avait qu'à demi réussi le 16 avril, et se prétendit l'interprète des officiers et des soldats, en demandant au chef de l'État d'intervenir auprès du Haut Commandement pour faire différer cette attaque.

M. Poincaré, persuadé par l'éloquence de ce témoin, et ne pouvant en référer avec le ministre de la Guerre, en mission sur le front, prit sur lui, vu l'urgence, de faire téléphoner au Grand Quartier Général, ce message :

« Le Président de la République a été très ému par des exécutants qui considèrent comme tout à fait prématurée et comme impossible à la date fixée, la reprise des attaques sur Craonne et sur Vauclerc.

La préparation d'artillerie serait insuffisante. La dotation en munitions est faible. Il faudrait plusieurs jours de préparation intensive. Sinon, on recommencera ce qui s'est passé à la première attaque. On perdra beaucoup de monde.

« Il conviendrait d'interroger non seulement le général Duchêne, mais le général Hirschauer ».

Le général Nivelles répondit aussitôt; et après avoir déclaré qu'aucune date n'était fixée ni aucun ordre donné, et que les généraux responsables avaient, au contraire, toute latitude pour agir seulement au bon moment, il ajouta :

« Le Général commandant en chef ne peut qu'exprimer sa douloureuse surprise que des racontars, nullement autorisés et sans aucun fondement, trouvent créance auprès du Président de la République. Il n'est pas possible d'exercer un commandement dans de pareilles conditions.

« Je demande que les exécutants qui se sont livrés à ces écarts de langage, qui détruisent toute discipline dans l'Armée, soient l'objet d'une sanction exemplaire. »

Le général Nivelles ayant fait son enquête et vu personnellement les généraux mis en cause, pouvait, dans une nouvelle communication, remettre les choses au point:

« Les trois généraux intéressés dans l'opération à achever sur le plateau du Chemin des Dames (général Duchêne, Hirschauer et Mangin), déclarent sur l'honneur qu'ils n'ont jamais reçu ni donné aucun ordre concernant la date de l'opération, fait aucune plainte au sujet de l'insuffisance des munitions, leurs demandes ayant toujours été satisfaites à cet égard.

« Ils étudient et préparent l'opération combinée, comme ils l'ont toujours fait, à Verdun notamment, la date étant toujours fixée par le dernier prêt.

« Il n'est pas besoin d'ajouter qu'ils ont été navrés à en pleurer des faits qui leur ont été signalés, de la répercussion qu'ils ne manqueraient pas d'avoir sur l'état moral de leurs troupes qui puisent une certitude plus grande de la victoire dans celle qu'ils viennent de remporter. De l'aveu de tous les généraux, le moral, aussi bien au front que parmi les blessés des ambulances, est nettement supérieur à ce qu'il était avant l'attaque.

« Le Général commandant en chef insiste sur la nécessité qui s'impose d'infliger un châtement exemplaire aux auteurs de ces bruits calomnieux, tendant à déprimer le moral et à semer la panique.»

L'affaire en resta là, du moins quant aux conséquences immédiates, car si personne ne fut puni ni même blâmé, nous verrons plus tard combien étaient justes les vues du général Nivelle sur l'influence démoralisante de cette manière d'agir.

L'hostilité était flagrante. Un conflit allait éclater entre le Généralissime et le ministre de la Guerre.

Le 25 avril, M. Painlevé, de retour d'un voyage sur le front, convoqua le général Nivelle à l'Élysée, dans le cabinet du président de la République, où se trouvaient aussi le Président du Conseil, M. Ribot, et l'amiral Lacaze.

Le plan du Commandant en chef fut l'objet de la discussion, et celui-ci fit un exposé des nouvelles offensives en préparation.

« On m'a dit que Brimont tout seul coûterait 60.000 hommes, interrompit M. Painlevé...

- Qui, on ? Riposta le général. Les renseignements n'ont de valeur que s'ils viennent d'une source autorisée.

-Les miens ont une source très sérieuse, répondit le ministre, mais je ne peux pas vous l'indiquer. »

Dans son dernier voyage aux Armées, M. Painlevé avait eu une conversation avec le général Mazel ; et, sans doute, dans la crainte de nouvelles pertes, hanté par son idée, le ministre comprit mal les réponses du général.

A sa demande : *« Quels effectifs sont nécessaires pour l'affaire projetée au sud de l'Aisne? »*

Il lui fut répondu : *« Un Corps d'Armée sur Brimont, un autre sur le Mont Spin, cela fait en gros 60.000 hommes. »*

Le malentendu était manifeste, mais aucune résolution ne fut arrêtée, aucune décision prise et la situation demeura trouble.

Les jours suivants, d'une part, le Gouvernement interrogea le maréchal Douglas Haig, dont l'avis fut qu'il fallait absolument continuer la bataille sous peine de perdre le fruit des efforts et des sacrifices antérieurs et de donner à l'ennemi le temps de se redresser ; d'autre part, le général Nivelle, défavorablement impressionné, dut reprendre ses enquêtes et visiter à nouveau, l'un après l'autre tous ses généraux.

Ayant reçu de chacun d'eux les explications nécessaires et l'affirmation de leur espoir dans le succès, l'attaque fut décidée et sa date fixée au 1^{er} mai, « mais pouvant en cas de besoin, et à la demande des divisionnaires, être reculée ».

La préparation d'artillerie commença le 28; le général Micheler devait fixer l'heure de l'attaque d'infanterie...

Le 29 avril, à cinq heures du soir, un coup de téléphone du Ministère enjoignait au Grand Quartier Général de surseoir à l'attaque, *« puisqu'elle pouvait être retardée sans inconvénient et parce que le Gouvernement était insuffisamment éclairé sur les risques et pertes possibles entraînés par l'opération. »*

En même temps, le Généralissime apprenait la nomination, comme chef d'état-major général, du général Pétain, avec lequel il devait s'entretenir de cette attaque avant de la déclencher.

A cette entrevue du 30 avril, l'attaque prévue fut décidée », mais en en détachant ce qui concernait Brimont ».

C'était le coup de grâce, car l'opération devenait inutile. Supprimer l'attaque de Brimont, c'était abandonner le dégagement de Reims.

Le 1^{er} mai, le général Micheler fut prévenu que l'attaque de la 5^e Armée serait limitée à l'enlèvement des hauteurs du mont Sapigneul et du mont Spin.

Reprise et arrêt définitif de l'offensive.

Le 4 mai, le général Nivelles, fort des idées offensives émises la veille par les Gouvernements, fit reprendre la bataille.

Ce jour-là, la 10^e Armée enleva Craonne dans un assaut magnifique, puis essaya d'aborder le plateau de Californie. (18^e, 32^e, 34^e, 49^e, 218^e RI et 14^e RAC)

La 5^e Armée, déployée à 6h30 du matin, enfonça la première ligne ennemie, mais dut ensuite reculer. Le soir, cependant, elle conservait une partie de sa conquête, le Mont Spin (51^e, 87^e, 128^e, 272^e RI)

La 4^e Armée, de son côté, avait progressé sur les pentes du mont Blond et du Cornillet par le 1^{er} régiment de zouaves et 2^e régiment mixte qui finirent de l'investir définitivement le 14 mai

Le lendemain 5 mai, la 10^e Armée, attaquant de nouveau avec le même élan, achevait la conquête du plateau, atteignait les crêtes dominant la vallée de l'Ailette et faisait 7.000 prisonniers.

La 4^e Armée, après une lutte pénible, réussissait à s'emparer du mont Blond.



Enfin, la 6^e Armée, sous le commandement du général Maistre, (remplaçant le général Mangin, renvoyé à l'intérieur comme victime expiatoire), entra dans la lutte.

Avec le secours des chars d'assaut (31 chars, sous les ordres du commandant Lefebvre, accompagnés par le 17^e bataillon de chasseurs à pied) qui surent profiter des expériences précédentes et agirent espacés, de façon à pouvoir évoluer sans se gêner et sans offrir une cible trop facile au canon ennemi, elle remporta un véritable succès.

La ligne Mont des Singes-ferme de Moisy-moulin de Laffaux-tranchées du Panthéon-Épine de Chevigny-ferme Froidemont attestait son entrain.

Les jours suivants 5 au 10 mai, nos positions furent maintenues, malgré de nombreuses et fortes contre attaques dans la région de Laffaux, aux abords de la ferme Froidemont, au nord de Bray à Verneuil (37^e et 79^e RI) et sur le front de la Bovelle.

Puis, après ce dernier effort, l'offensive cessa...

Les résultats en étaient divers.

Les gains obtenus étaient importants, bien qu'ils ne le parussent pas suffisamment tant on les avait espérés supérieurs:

Conquête des premières positions et d'une partie des secondes lignes, des plateaux de Craonne et de Vauclerc, où l'ennemi avait eu l'ordre de tenir jusqu'au bout.

Sur 12 kilomètres le long de l'Aisne, de Soupir à Missy-sur-Aisne, notre ligne, placée au sud de la rivière, était avancée de 6 à 7 kilomètres; le fort de Condé qui domine les vallées de l'Aisne et de la Vesle, les villages de Chivy, Bray-en-Laonnois, Ortel, Chavonne, Vailly, Celles, Condé-sur-Aisne, Laffaux, Nanteuil-la-Fosse, Saucy, Jouy, Aizy étaient tombés entre nos mains.

La voie ferrée de Soissons à Reims se trouvait dégagée. Les observatoires que l'ennemi possédait sur la vallée de l'Aisne nous appartenaient, ainsi que d'autres sur le Chemin-des-Dames, nous donnant des vues dans la vallée de l'Ailette et au delà.

Nous avions enlevé 40.000 prisonniers, 500 canons et un millier de mitrailleuses.

Il en résultait une usure de l'Armée allemande assez considérable puisque, des cinquante-deux divisions disponibles et fraîches avant le 16 avril, il n'en restait plus que 12 le 25 avril.

« Dès le premier jour de mai, dit le général Nivelles (4 mai), toutes les divisions allemandes disponibles avaient été engagées dans la bataille... Les Allemands étaient désormais hors d'état d'entreprendre une action de quelque importance sur un front quelconque en Europe, pourvu que nous ne relâchions pas complètement notre étreinte. »

A l'intérieur de l'Empire, un grand découragement naissait: les Allemands avaient l'impression que, devant Arras et l'Aisne, leurs Armées venaient de subir de graves échecs. Les pertes avaient été très élevées. Plusieurs grands chefs allemands avaient été relevés de leur commandement. La ration de pain avait été réduite.

Des troubles éclataient à Berlin; et, dans les centres industriels, des grèves menaçaient.

Le bilan

L'arrêt de l'offensive eut pour conséquence naturelle de modifier cet état de choses, et nous en perdîmes ainsi tous les avantages, laissant à notre tour le découragement pénétrer parmi nous. Déjà, les premières désillusions avaient causé un déséquilibre tel que les bruits les plus tendancieux pouvaient se propager à l'aise. On en constata les inconvénients dans la question des pertes qui eut tant d'influence sur les décisions gouvernementales.

Quelle qu'en ait été l'origine, il est certain que des statistiques inexactes furent répandues et causèrent un incontestable trouble. Aucune voix autorisée ne vint les démentir. Les imaginations se laissèrent gagner, on parla de tueries, de massacres, et le général Mangin y perdit son commandement.

Pourtant, ces pertes étaient proportionnellement moins fortes que celles des autres offensives. Celle-là, exécutée sur un front de 30 kilomètres,

entraîna la mise hors de combat de 108.000 hommes. Celle de Champagne, en 1915, sur un front de 40 kilomètres, avait coûté 128.000 hommes.

La 5e Armée (Mazel) avec 16 divisions d'infanterie engagées, avait perdu 49.526 hommes; la 6e Armée (Mangin), avec 17 divisions d'infanterie, 30.296 hommes ; la

10^e Armée (Duchêne), avec 9 divisions d'infanterie, 4.849 hommes ; la 4e Armée (Anthoine), engagée partiellement, 21697 hommes, et là 3^e Armée (Humbert), qui ne fit qu'une démonstration, 1486 hommes.



cimetière de Cerny-en-Laonnois, 1917

A partir de mai, l'armée française traverse une grave crise qui engendre des mutineries.

Les généraux NIVELLE et MANGIN sont limogés.

Le général PETAIN prend le commandement le 17 mai. Il commence par mettre en place des mesures d'apaisement et prépare avec minutie une offensive limitée dans le secteur ouest du Chemin des Dames autour du Fort de La Malmaison.

Lancée en octobre 1917, cette opération est un succès (cliquez [ici](#), pour le détail). Les Allemands sont obligés de se replier au nord du Chemin des Dames, dans la vallée de l'Ailette.

Les troupes françaises retrouvent la confiance.

Une conséquence, plus désastreuse encore et qui aurait pu nous être funeste, ce fut l'indiscipline.

Les mutineries, qui avaient commencé au début de mai et que les opérations actives avaient arrêtées, reprirent de plus belle.

Des compagnies, des bataillons, voire des divisions, refusèrent de monter aux tranchées, et quelques-unes prirent le chemin de Paris. Le retour à la discipline allait être la première tâche qui s'imposerait au nouveau Généralissime.

Le général Pétain sut y exceller.

Donc, cette fameuse offensive produisit des résultats positifs appréciables. Et pourtant ceux-ci eurent des conséquences morales déplorables. La faute en fut surtout aux campagnes sournoises qui entourèrent cette offensive et qui créèrent dans le pays un état d'esprit où dominaient les théories pacifistes et les solutions défaitistes.

Enfin cette offensive, voulue pour des raisons politiques et arrêtée pour d'autres raisons politiques, ne pouvait se passer d'un dénouement politique.

Elle l'eut sous la forme d'un comité secret qui se tint au Palais-Bourbon pendant sept jours (fin juin-début juillet 1917); les interpellations et les ordres du jour au nombre d'une quinzaine disent assez avec quelle violence on discuta « *de la politique de guerre que commandaient les récents événements politiques et militaires* », de « *la façon dont avaient été préparées, décidées et conduites les dernières opérations* », et « *des mesures prises pour mettre à profit les enseignements de la guerre actuelle et l'emploi des engins nouveaux* ».

A cette occasion, on rappela toutes les légendes, toutes les désillusions, on fit revivre tous les racontars et les haines, les jalousies, les animosités personnelles...

Le Gouvernement, qui n'était déjà plus très solide, s'associa aux critiques dirigées contre l'opération, quoi qu'il eût eu sa part des responsabilités.

Il déclarait pourtant : « Nous finirions vraiment par nous persuader à nous-mêmes que ces journées ont marqué un échec pour nos armes, alors qu'en réalité elles ont été un succès, payé cher il est vrai, mais néanmoins glorieux. »

